

JÓKAI

ET LA CAUSE HONGROISE A L'ÉTRANGER

PAR

MAURICE JEAN RÉVAI

ANCIEN DÉPUTÉ



BUDAPEST

IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ ANONYME ATHENAEUM

1925

En 1835, il y a quatre-vingt-dix ans de cela, un publiciste hongrois, Joseph Orosz a fait publier à Leipsic, sous le titre de *Terra incognita*, un ouvrage de propagande hongroise. Jusqu'à cette époque, cette appellation a servi à indiquer sur les anciens mappe-mondes les parties jusque-là inexplorées des continents. Au commencement du XIX^e siècle on avait l'habitude d'appliquer ladite appellation — prise au sens ironique — à la Hongrie, voulant faire entendre par là que notre pays n'a point été encore l'objet d'une étude scientifique quelconque, du point de vue géographique, ethnologique ou de tout autre que ce fût. Ce fut cette considération-là qui amena Joseph Orosz à choisir ce titre à son ouvrage.

Cette appellation a encore, à l'heure qu'il est, sa raison d'être. La Hongrie se trouve être à l'époque actuelle encore « terra incognita », et ce avec plus de raison encore qu'il y a un siècle. La bibliographie nous apprend qu'au cours du XVIII^e siècle, le nombre des ouvrages écrits en latin ou en partie en allemand sur la Hongrie fut supérieur à ceux parus il y a quelques dizaines s'années plus tard, lors de l'épanouissement du mouvement intellectuel et scientifique national. La bibliographie des ouvrages traitant de la Hongrie comprend un nombre bien considérable d'ouvrages de valeur, parus soit à l'étranger, soit dans le pays qui, par la diffusion des langues dans lesquelles ils étaient écrits, s'étaient universellement répandus et forment — de nos jours encore — la partie la plus riche et la plus précieuse de la section hongroise des bibliothèques étrangères.

Par contre, la liste des ouvrages parus ces dernières cinquante années en différentes langues européennes sur la Hongrie se réduit à quelques pages. De torts bien graves nous

incombent de ce chef. Il serait oiseux d'en rechercher les causes, elles ne sont que trop connues. Le fait est que notre pays continue à être « terra incognita », considéré du point de vue diplomatique, littéraire et publicistique, et il est incontestable que les causes qui ont amené notre situation internationale actuelle remontent à cet état de choses.

En dépit du fait que depuis le Compromis de 1867, l'indépendance de l'Etat hongrois a été constamment éclipsée par les agissements de la diplomatie autrichienne et que par leur activité de propagande inlassable, nos nationalités nous ont inculpés de fausses accusations devant le for des nations étrangères, la responsabilité néanmoins nous incombe de n'avoir rien fait en vue de contrebalancer ces agissements tendant à nous dénigrer directement ou indirectement. C'est avec une nonchalance de grands seigneurs que nous avons pris note, entre autres, de la campagne de calomnies à laquelle nos soi-disant alliés, les *Alldeutsch* se sont livrés contre nous, et nous n'avons rien fait pour contrecarrer les agissements publicistiques d'un parti-pris manifeste de *Scotus Viator*, facteur inlassable de ce processus de désagrégation, parachevé par le traité de Trianon. Jamais nous ne sommes avisés de publier des actes de réfutation, jamais nous n'avons produit des contre-preuves et nous avons complètement négligé de nous assurer — par l'emploi de moyens adéquats — la sympathie bienveillante de l'opinion publique étrangère. Il est vraiment inconcevable que les dirigeants de la politique hongroise aient eu si peu d'intérêt pour cette cause d'une importance vitale.

Il advint ainsi que nos ennemis ont réussi à nous faire considérer comme le suprême obstacle de la paix universelle, comme les promoteurs de la conflagration mondiale et de ce chef nous présentèrent leur note sous la forme du traité de Trianon. Il appert notamment des mémoires et documents publiés ces dernières années que notre situation actuelle ne découle pas du fait d'avoir adhéré à la Triple Alliance et d'avoir participé à la guerre dans l'intérêt de celle-ci, mais que les causes en remontent bien avant la guerre, à l'époque où prit commencement la campagne injurieuse de publicité internationale, menée contre nous par nos ennemis.

L'Association des Affaires Etrangères de Budapest est à peu près notre seule institution créée dans le but d'agir sur

la mentalité des nations de l'Occident en vue d'y opérer une réaction favorable pour notre cause. Je n'avance donc rien qui puisse étonner les membres de notre Association en déclarant que nous sommes à l'époque actuelle encore le peuple le plus oublié du monde, vraie quantité négligeable, qu'on ne consulte pas quand on traite les questions de réparation, les pactes de sécurité, d'arbitrage obligatoire, etc., alors que les grandes nations elles-mêmes commencent à se rendre compte de l'impossibilité de maintenir les traités de paix et lorsque leur révision s'impose comme l'unique issue de cette impasse. On nous néglige à l'envi, Baldwin et Lloyd George aussi bien que Chamberlain et Coolidge, lorsqu'ils traitent de la rectification des frontières occidentales et orientales qu'eux mêmes qualifient de « damnées ».

Il est vrai que, grâce à la Providence, nous avons tout lieu de nous enorgueillir de quelques hommes d'Etat hongrois, dont l'activité nous a valu la sympathie des milieux compétents et qui ont su intéresser à notre cause l'opinion publique étrangère. Il s'agit en tout premier lieu des illustres présidents de notre Société et du représentant actuel du gouvernement hongrois, du chef du cabinet. Mais leur activité salubre — si précieuse qu'elle soit — ne suffit pas pour captiver d'une façon durable l'attention des nations étrangères. Nous devons nous aviser de moyens plus efficaces pour nous assurer la sympathie de l'Occident et pour faire comprendre au monde entier l'énormité de l'injustice commise envers nous par le traité de Trianon.

Un de ces moyens consisterait à répandre à l'étranger les œuvres des écrivains hongrois, ouvrages d'une valeur absolue, témoignant de notre culture intellectuelle, de l'éminence des lettres et des sciences hongroises.

La Hongrie actuelle, pauvre et mutilée, ne dispose point d'autres armes. A l'heure qu'il est, lorsque privés de nos ressources militaires et de nos frontières naturelles, nous nous trouvons entourés de nations armées de pied en cap, tous nos efforts doivent tendre à réveiller la conscience de l'humanité en l'intéressant à notre cause. Les circonstances nous semblent favorables, car les nations dites victorieuses elles-mêmes se ressentent lourdement des effets économiques désastreux des traités de paix qu'elles ont créés.

Nous autres Hongrois nous ne pouvons lutter qu'avec les armes de l'esprit. Notre tâche est d'attirer sur nous l'attention du monde civilisé, lui communiquer notre désir de vivre et lui faire comprendre que le problème hongrois existe de fait et qu'il importe de le résoudre, et ce non pas dans notre propre intérêt, mais encore dans celui de cette partie du continent dont la paix et la tranquillité dépendent de l'heureuse résolution dudit problème.

Vu l'athmosphère qui règne dans le politique mondiale nous ne pouvons faire qu'une seule politique possible, celle des réalités, la seule conforme à nos buts.

* * *

Les auxiliaires les plus précieux de cette politique, ce sont nos trésors spirituels, et en tout premier lieu les bons livres, les seules armes qui nous soient restés. C'est par eux que nous devons lutter pour notre cause, c'est par eux que nous parviendrons à ressusciter la Hongrie intégrale.

Le livre est le seul moyen de propagande dont nous disposons. C'est une valeur stable, qui plane au-dessus des inconstances de la politique, partant de l'opinion publique, qui s'en fait l'écho servile.

Nous connaissons assez — à nos propres dépens — la portée politique du livre. Le propagande anglaise menée contre les Puissances centrales s'est montrée plus efficace que les pires engins de guerre. Les mémoires de Lord Northcliffe nous en révèlent les secrets. (*The secrets of the Crewe-House.*)

Le livre est le plus sûr moyen en vue d'influencer les masses, de leur imposer d'idées, de sentiments et d'opinions quelconques.

Nous parviendrons, par la diffusion des œuvres littéraires de nos meilleurs écrivains, à nous faire connaître par le monde entier et à nous créer par cette voie une athmosphère favorable, pour peu que ce service de propagande soit bien organisé.

Notre génération actuelle sait encore la haine que l'intervention russe de 1849 a suscitée dans les cœurs hongrois contre ce peuple qui, par pures visées impérialistes, s'est fait l'agent de notre soumission, en prêtant main-forte à nos oppresseurs.

Ce sentiment de vengeance a couvé sous les cendres pendant bien des années. Cependant, dans les dernières décades du siècle dernier, les œuvres de Tolstoï, de Dostoïevski, de Gogol, de Pouchkine, de Lermontov, de Gontcharov, de Tchékhov ont fini par opérer un retour favorable aux Russes dans la mentalité hongroise et ce à telles enseignes que pendant la guerre mondiale, les Russes — nos plus redoutables adversaires — que nous avons appris à connaître dans leurs meilleurs écrivains, ne nous inspirèrent que compassion et sympathie.

Notre ère moderne dispose de bien d'autres moyens de propagande, tels que la presse quotidienne, la *représentation* imagée, le cinématographe si admirablement perfectionné et le vainqueur de l'espace, le radio. Mais le livre l'emporte sur tous, sa valeur intrinsèque lui assure une place à part, le met à l'abri des revirements fortuits du hasard capricieux du moment. Immuable, il sert fidèlement les pensées, le but et les visées de son auteur.

Cette force du livre est notre plus puissante alliée. Les œuvres de valeur dont notre littérature nationale est si riche seront les cohortes qui nous aideront à reconquérir la patrie.

Notre tâche consiste donc à propager à l'étranger les œuvres caractéristiques de nos grands écrivains et de leur assurer par là le rang qu'ils méritent dans la littérature mondiale. Besogne ardue, mais d'autant plus digne de tous les efforts et dont le résultat ne se fera pas sentir du jour au lendemain, mais n'en sera que plus sûr et plus durable.

* * *

En vue de nous assurer d'avance la victoire, confions la tâche du pionnier, du porte-étendard au plus grand de tous, à Maurice Jókai. Il est le plus digne représentant de l'esprit hongrois et ses œuvres, ses personnages et ses idées acquerront, par lui, droit de cité dans la littérature mondiale.

Jókai est le peintre le plus fidèle du Hongrois, tel qu'il est. Il résume son histoire, il dépeint son caractère, sa façon de penser, toutes ses vertus et tous ses vices. Ses romans révèlent qu'il faut interpréter à rebours les calomnies répandues sur notre compte par nos ennemis. Il appert de ses œuvres que

les Hongrois vécurent toujours en paix et en confraternité avec les races étrangères qui les avaient entourés ou qui s'étaient établies sur son territoire, que les peuples immigrés ou colonisés par les rois hongrois s'y sentaient toujours chez eux, n'ayant joui nulle part d'autant de liberté et de privilèges que dans leur nouvelle patrie. Il en appert que loin d'être les oppresseurs des nationalités, nous vécumes, pendant plusieurs siècles, étroitement liés par les liens de l'amitié avec les races les plus différentes : Allemands, Slovaques, Serbes, Roumains, Ruthènes, Arméniens, voire avec les Turcs et les Tartares, et que la Hongrie est le seul pays du monde où ces races purent conserver leur caractère national, et ce bien plus efficacement que sous la tutelle de leurs maîtres actuels.

Les livres de Jókai font comprendre les liens mystérieux qui unissent indestructiblement le peuple hongrois à la terre qu'il habite. Que les livres de Jókai, dans une marche triomphale, fassent connaître avec tout l'univers et ce peuple et cette terre. L'idée fondamentale du meilleur roman de Jókai, *Le nouveau seigneur*, se résume en cette phrase : « La Hongrie ressuscitera de par la vertu attractive de son sol qui transforme en amis ses ennemis mêmes. » L'atmosphère de la terre hongroise répandue à l'étranger par les œuvres de ce poète finira par y convertir en amis nos pires adversaires, et plus intense sera la diffusion des livres de Jókai, plus nous aurons d'amis et plus proche sera la victoire de notre cause.

Qu'on n'aille pas croire surtout qu'influencé encore par le centenaire du poète, je ne parle qu'en fervent fanatique de Jókai. En nous appliquant à propager à l'étranger les œuvres de ce romancier, dans des traductions dignes de lui, ce n'est point à Jókai que nous rendons hommage, mais c'est là la meilleure politique nationale, s'inspirant d'un sain égoïsme, que nous puissions faire. Jókai n'a pas besoin d'une marche triomphale à travers le monde, — il l'a faite en son vivant — mais c'est bien nous qui avons besoin de lui, de ses œuvres qui seront les meilleurs soldats de notre cause.

Et qu'on se méfie de ceux qui, doctrinaires d'une esthétique malade, préconisent l'incapacité de Jókai à nous recruter des adeptes à l'étranger, alléguant les soi-disant défauts de son œuvre, comme quoi la foi épique n'est qu'illusoire dans ses romans, dont les personnages — créés par l'imagination du

poète — sont dénués de vie et de relief. Nombre des constatations et des définitions de l'écrivain manquent d'exactitude — disent-ils — et par là Jókai ne peut plus agir sur le lecteur étranger, notamment sur le public des pays occidentaux.

Il est bien vrai qu'à la fin de XIX^e siècle, certaines couches du public subirent l'ascendant des quelques initiateurs trop bruyants de nouveaux courants littéraires et se firent les néophytes d'un modernisme vague et diffus, qui d'ailleurs resta infécond dans toutes ses manifestations. Les flots de cette marée n'atteignirent point Jókai. Le secret de l'immense popularité de celui-ci réside dans l'une de ses qualités maîtresses : il sait toujours intéresser, il dispose du don de captiver l'attention en la tenant en haleine jusqu'au bout de son récit, de sorte que le lecteur — de quelle nationalité qu'il soit — ne fermera son livre qu'à la dernière page.

C'est à nous, Hongrois, qu'il revient de rendre hommage au génie de Jókai, et de ne pas prêter foi à ces critiques qui, jugeant ses romans du point de vue des doctrines du naturalisme, déclarèrent que les héros de Jókai se réduisent à deux types conventionnels : anges d'une part, démons de l'autre, tout en convenant que ses personnages secondaires et ceux de ses nouvelles l'emportent sur les meilleures créations des plus grands réalistes. Écoutons plutôt Jókai, dont nous reproduisons ses propres paroles : « Je peins — dit-il — des caractères extraordinaires en des situations insolites, d'où il serait cependant erroné de conclure à l'irréel des sujets que je traite et des personnages qui y figurent. J'ai vécu leur vie et ce qui semble la création d'une imagination fantastique n'est que l'œuvre d'expériences rétrospectives. »

Nous avons à combattre une autre objection encore, selon laquelle on ne parviendra point à populariser Jókai auprès des peuples étrangers à cause de ses qualités spécialement et foncièrement hongroises ; les héros qu'il crée, les sujets qu'il traite, voire même toute sa conception artistique sentant trop le goût du terroir. Balzac, lui, a créé des types d'une vérité éternelle et foncièrement humaine, Jókai n'a donné vie qu'à des types purement hongrois. Mais c'est justement cette qualité-là qui doit lui assurer l'intérêt du lecteur étranger. Jókai pour peu qu'il eût écrit d'après la conception de Balzac, ne compterait que pour un épigone de celui-ci. C'est le caractère

spécial de ses œuvres, son originalité même qui lui garantit une place à part dans la littérature mondiale.

Et qu'on ne nous dise pas que nous ne sommes qu'une petite nation, incapable de rivaliser avec les peuples de l'Occident. Que notre production intellectuelle ne saurait enrichir en quoi que ce soit les littératures des grandes nations. D'ailleurs, nous objecte-t-on, celles-ci sont jalouses de leurs grands écrivains et voient d'un mauvais œil l'invasion étrangère. Ces objections, si justifiées fussent-elles sous d'autres rapports, ne sauraient atteindre les génies tels que Jókai. L'unique question qui s'impose, c'est de savoir si notre littérature possède des valeurs susceptibles de réclamer l'attention des grands peuples civilisés. Les talents vraiment providentiaux ont libre accès auprès de toutes les nations, thèse suffisamment prouvée par la diffusion universelle des éminentes productions des littératures anglaise, française, allemande et italienne. Mais la meilleure preuve en est l'éclatant succès littéraire des peuples septentrionaux.

Par le rayonnement des œuvres de Björnson, Knut Hamsun, Jacobsen, Strindberg, Ibsen et Lagerlöf, dû à la propagande de Georges Brandes, les petits peuples scandinaves ont fini par exercer une forte influence sur la plupart des grandes littératures nationales. Un nombre infini de lecteurs se délassent à la lecture de leurs romans, admirent le bon sens et la pureté morale qu'ils exhalent.

Les grands maîtres de la narration ne seront jamais cessé d'être lus et admirés par les grandes foules, qu'ils s'appellent Flaubert ou Balzac, Tolstoï ou Jókai.

Mais notre grand conteur dispose en outre d'un talisman spécial qui lui ouvre le cœur de toutes les nations. Le secret de son charme réside dans ses qualités mêmes : son idéalisme foncier, le sublime de ses pensées, la beauté de sa poésie, son humour serein et sa foi inébranlable dans la victoire finale de l'idéal, de la vérité. L'humanité entière se trouve être en solidarité avec les idées de Jókai. Les qualités maîtresses de son génie attirent tous les esprits et tous les cœurs, en recrutant de fervents adeptes à l'écrivain et à son peuple. M. François Herczeg, l'éminent homme de lettres hongrois, représente Jókai assis près de la margelle du puits sacré du mosqué de Bagdad, narrant ses contes au peuple groupé autour de lui

« où nous voyons le soldat oubliant son service, l'apprenti son patron, le fiancé sa noce, tous ils sont là, accroupis sur le tapis étendu à ses pieds et l'écoutent l'oreille tendue et l'âme assoiffée ».

* * *

La réussite de notre entreprise se trouve cependant intimement liée à une condition d'importance capitale. Faire parler Jókai dans une langue étrangère, tout en gardant intact l'éclat incomparable de son style, est une tâche d'artiste : tâche ardue s'il en fut. J'ose affirmer qu'aucune des traductions de Jókai ne sont dignes du grand écrivain. Je n'ai pas l'intention de revenir sur les causes de cet état de choses : je me bornerai simplement à proposer un moyen conforme à notre but, qui est d'introduire nos grands écrivains auprès du public étranger, en de bonnes traductions, dignes de l'original. Qu'il me soit permis, à ce propos, de dire un mot aux infatués des littératures occidentales qui contestent à Jókai sa place parmi les esprits représentatifs de la littérature mondiale : quelle doit être la force attractive des œuvres de Jókai, si, même traduites imparfaitement, voire souvent à contre-sens, elles ont pu lui recruter des adorateurs et ont suffi à lui créer une renommée universelle !

Ce fait d'une si haute portée fut d'ailleurs révélé par l'œil perçant du grand nouvelliste hongrois, Coloman Mikszáth, qui, au sujet des traductions de Jókai, a écrit les lignes suivantes :

« Les traducteurs de Jókai l'ont horriblement malmené. Ils lui ont retranché ses qualités les plus brillantes, le vif et le naturel de son style, son humour savoureux, la grâce et la souplesse incomparables de son langage, tout en laissant à nu ses faibles, l'inégalité de la composition, le phantastique des situations et l'irréel des caractères. Un écrivain dont on ne fait qu'entrevoir les qualités au public étranger et qui, en dépit de tout, parvient à s'assurer un premier rang parmi les plus illustres de la littérature. Quelle preuve de la carrure du génie ! »

Cependant, malgré tout le succès qu'a eu Jókai à l'étranger, le lustre de son éclat s'est peu à peu terni, et ce justement à cause des mauvaises traductions. C'est à nous maintenant de préparer la voie à la renaissance victorieuse de ses œuvres, renaissance qui se rattache indissolublement, surtout à l'époque actuelle, à la cause de l'avenir de notre nation.

La raison de la faiblesse des traductions de Jókai consiste en ce que la plupart de ses traducteurs n'entendaient pas le hongrois, partant se trouvaient dans l'impossibilité de comprendre l'auteur. N'étant pas à même de traduire de l'original, les traducteurs ne firent qu'adapter des traductions faites en d'autres langues étrangères. Or, il est avéré qu'une des conditions fondamentales de la bonne traduction, c'est de travailler sur l'original. Il faut également bien savoir la langue de laquelle que celle en laquelle on traduit. Étant donné presque l'impossibilité de connaître une langue étrangère avec toutes ses finesses et ses nuances au même degré de perfection que sa propre langue maternelle, les traducteurs des livres hongrois doivent se recruter parmi les nationaux dont la langue est visée par la traduction. Cependant, il importe également que le traducteur se sente chez soi dans le milieu dont l'original est sorti, qu'il en connaisse la terre, les gens et les mœurs. Quiconque se propose de traduire Jókai, doit connaître et la terre hongroise et le peuple hongrois, et ce non pas par des livres, mais bien pour avoir vécu notre vie dans notre pays.

* * *

Nous venons de résumer les difficultés qui hérissent la voie que nous nous proposons de suivre en vue de répandre à l'étranger les œuvres caractéristiques de notre littérature nationale. Mais quelles que soient ces difficultés, au lieu de nous laisser rebuter par elles, nous devons réunir tous nos efforts pour atteindre notre but.

Qu'il me soit permis de m'en rapporter encore au célèbre critique danois, M. Georges Brandes qui faisait remarquer, un de ces derniers jours, combien la nation hongroise était à plaindre sous le rapport de sa langue ; en effet, le fait que celle-ci est inconnue aux nations étrangères, rend presque impossible la diffusion des éminentes productions littéraires de la Hongrie.

Il n'y a, à mon avis, qu'une seule manière de venir à bout des difficultés ci-dessus mentionnées. Elle consiste à mettre à même un certain nombre d'écrivains étrangers de la nouvelle génération à apprendre le hongrois, afin qu'ils puissent traduire en leur langue maternelle nos auteurs nationaux.

Comment devons-nous faire pour réaliser cette idée ?

Tout d'abord, nous devons faire le choix d'hommes de lettres anglais, français, allemands, italiens et au fur et à mesure d'autres nationalités, capables de traduire nos auteurs en leur langue maternelle. C'est aux organes respectifs de l'administration gouvernementale qu'il revient de prendre l'initiative à cet égard, comme, d'ailleurs, toute l'action doit être organisée aussi bien qu'exécutée par l'Etat qui, de par ses ressources et son autorité, peut seul garantir le succès. Pour arriver à décider de jeunes écrivains étrangers à venir s'établir chez nous pour un certain temps, afin d'apprendre notre langue et de connaître le milieu, il n'y a que le seul moyen de leur instituer des bourses d'études.

C'est à mon sens le procédé le plus conforme à nous créer de bons traducteurs et par la voix de ceux-ci de bonnes traductions.

Une fois cette œuvre lente et à d'étapes laborieuses accomplie, nous aurons bientôt fait de nous acquérir des éditeurs étrangers prêts à publier les bonnes traductions de nos auteurs classiques. Ces écrivains et éditeurs, n'en doutons pas, finiront par devenir des amis fervents de notre peuple et de zélés propagateurs de notre production littéraire.

Nous osons affirmer, sans nous montrer trop infatués de nous-mêmes, que considéré que l'essor de notre développement intellectuel ne date que d'une époque relativement récente, nous sommes relativement plus riches en valeurs intellectuelles que telles autres nations, bien plus favorisées par le sort que la nôtre. Je suis fermement convaincu que le temps viendra où nos représentants intellectuels pourront entrer en lice pour notre cause dans l'arène spirituelle de tous les peuples de l'univers.

Notre ministre actuel de l'Instruction publique, M. le comte Klebelsberg qui, s'inspirant du désir de voir s'approfondir nos relations avec les nations étrangères, vient d'intensifier l'enseignement des langues étrangères, donnera certainement gain de cause à ma proposition. N'a-t-il pas dit, dans l'un de ses discours, prononcé en commémoration de notre grand écrivain, que « dans le passé déjà, à la place des politiciens et des diplomates, ce sont les écrivains et les savants hongrois — les Petöfi, les Eötvös, les Jókai — qui nous ont le plus dignement repré-

sentés auprès de l'étranger, témoignant de la vocation providentielle de notre peuple. Ces vaillants de notre vie intellectuelle furent toujours les meilleurs défenseurs de notre cause nationale ».

Nous n'avons pas l'intention d'entrer dans les détails, convaincus que nous sommes que les milieux compétents, et M. le ministre de l'Instruction publique le tout premier, sauront trouver les meilleurs moyens pour mener à bout cette action. L'essentiel est de nous mettre au travail incontinent, et de ne nous laisser rebuter par aucun obstacle. Nous y sommes tenus non seulement par égard à nous-mêmes, mais aussi par égard à l'étranger. Car les temps viendront où il faudra répondre à la question que le grand historien français, Michelet, avait posée déjà une fois : « Quand paierons-nous nos dettes envers cette nation bénie qui a sauvé l'Occident ? »

Et les temps sont proches où la conscience du monde civilisé devra se poser cette seconde question : « Comment réparerons-nous les crimes commis à l'égard de cette nation ? Quelle est la satisfaction que nous lui donnerons ? »

Quant à nous, nous ne serons à même de répondre à ces questions qu'en nous réclamant de la plénitude de nos valeurs nationales — qui se reflète dans tout son éclat dans l'œuvre de Jókai — et dont la restitution est la seule satisfaction que le monde civilisé puisse nous donner.

